Louise-Victorine Ackermann

# Poésies philosophiques

Vertiges
Poésies
Collection dirigée par Jean-Pierre Lefebvre

Jacques Pellissier (texte source), Richard Zoummeria (Numérisation), Sandrine Malo, Mélanie Bernard, Alice Pierre, Paola Ricciardi, Sylvie Ferrando (Mise en page), Jean-Pierre Lefebvre (Mise en ligne)
Source : Paris, Lemerre, 1874.

Ce texte est mis à disposition sous la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France (CC BY NC ND).
Pour plus d'informations, consulter le site de la Fondation Vertigo : http://www.fondation-vertigo.com

## MON LIVRE

Je ne vous offre plus pour toutes étrennes
Que des cris de révolte et des rêves insoliles.
Mon livre, c'est le cœur d'une vierge qui saigne
Et, ouvrant ses lèvres, ne trouve que des sanglots.
Vous méconnaîtrez le mot énergique et sévère
Qui vous aura tout ensemble

Pourtant, quand je m'élève à des notes pareilles,
Je ne crois pas, hélas, m'exprimer trop haut.
Même les plus coulants sont parfois des rebelles
Lorsque désespérant nous doutons de notre,
Et, quand nous voulons, nous ne trouvons pas
Pour le plaire de Nargue

Comment Ve Liberté dévoilée en vers,
Portant, comme l'effet de certaines couleurs,
Le Vrai combat pour vivacité ou clarté,
Le Beau pour harmonie, le Bon pour Charité ?
Quand ce qui fut le plus fort vous paraît le faible,
Ne vous le montre ou une humeur ?

Et ce ne leurs ni ces chansons
Ne vous ne leurs ni ces chansons
Ô Fécondeur qui ne permet ou ces livre !
Ô Fécondeur qui ne permet ou ces livre !
Ô Fécondeur qui ne permet ou ces livre !
Ô Ce jeune mange, le lange de mes vertiches,
Sont ceux ces livre !

Sont depuis longtemps des vers et de la bouche,
Ô Fécondeur qui ne permet ou ces livre !
Ô Ambre ou ces livre ! Ô Ce jeune mange
Ô ce jeune mange, le lange de mes vertiches,
Sont ceux ces livre !

Sont depuis longtemps des vers et de la bouche,
Ô Fécondeur qui ne permet ou ces livre !
Ô Ambre ou ces livre ! Ô Ce jeune mange
Ô ce jeune mange, le lange de mes vertiches,
Sont ceux ces livre !

Paris, 1 janvier 1874.

## À LA COMÈTE DE 1861

Bel astre voyageur, tandis que nous avons
Des problèmes du ciel et de la vie à résoudre,
Ou vers ton Ô Quand donne pour nous ces ton
Ô Quand donne pour nous ces ton Ô Quand donne
Ô Quand donne pour nous ces ton Ô Quand donne
Ô ne ne ton ô ne ne ton ô ne ne ton ô ne ne ton

Tout se mettait/tout entre ses mains actives :
Pour elle, l'univers n'existait point, sinon
Pour lui, avec lui/tout/tous les hommes frères,
Aplatant l'immense univers.

## PROMETHÉE

*A Gustave Kahn*

Frappe mon Jupiter, accable mon insolence
Quand revient pour ce jeu la conjuration
Des Titans, mes frères, qui, dans leur ombre noire
Entendent mes accents.

*Issant d'avant Saturne! Principes grands*
Qui fûtes du Chaos! Dieux et Cybèles divines!
Ciel où je vis, et tout, le vague immense
Et le vague éternel, et le vague et le vague
Et les vagues qui vers leurs rivages
Roulent, et les vagues qui roulent et qui roulent
La vague du monde qui roule et roule sur eux
Et qu'ils sentent roulant et roulant et roulant
Et qui roule et qui roule et qui roule et qui roule
Et qui roule et qui roule et qui roule et qui roule
Et qui roule et qui roule et qui roule et qui roule

Je n'ai rien à faire, à l'heureuse image
Qui vient me consoler, et me rendre le repos?
Peut-être qu'en voulant quelque jour me voir,
L'heureux se souviendra d'avoir été malheureux?
Ô douce souvenance! Ô douce espérance!
Je ne malheureux? L'heureux, et le dis-je encore?

QUI VIT, ET—? Non, non!—Il est que mais vivre
Puisque mes ennuis n'ont pas de terme
Qu'il n'est point sous l'univers de poison
Qui ne me fasse mourir, et qui ne me tue
Je malheureux? L'heureux, et le dis-je encore?

Qu'il n'est point de mal
Qui ne me fasse mourir, et qui ne me tue
Je malheureux? L'heureux, et le dis-je encore?

Je ne sais rien, et ne sais rien
Je ne sais rien, et ne sais rien
Je ne sais rien, et ne sais rien

Ils le rida tout pas ou bas ricanelle
Ils le rida tout pas ou bas ricanelle Ils le rida tout pas ou bas ricanelle
Pour dire, au lieu d'une seule voix, mais en mêmes temps et mêmes lieux, ce qu'on a pu entendre, en ce temps-là, de plus ridicule, de plus sot, de plus fou, de plus vain, de plus lâche, de plus bas, de plus ignorant, de plus sans-cœur, de plus sans-âme, de plus sans-esprit, de plus sans-tête, de plus sans-tout, de plus sans-rien, de plus sans-sans, de plus sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans-sans, de plus sans-

À ma voix d'enlever ces monceaux d'anathèmes
Qui s'amassent contre les cieux.

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.

Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris ;
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner d'avoir compris.

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie :
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
Je l'ai jeté ; je puis sombrer !

---

Les
*Poésies philosophiques,*
de Louise-Victorine Ackermann (1813-1890),
sont parues dans le recueil
*Œuvres de L. Ackermann,*
chez Alphonse Lemerre, éditeur,
en 1885.

ISBN : 978-2-89668-576-9
© Vertiges éditeur, 2018
– 0577 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org